La mémoire de l'émigration portugaise : une mémoire de héros ?

Victor Pereira

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3867>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3867

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017

Pagination : 37-43

ISBN : 978-2-919040-38-4

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Victor Pereira, « La mémoire de l'émigration portugaise : une mémoire de héros ? », *Hommes & migrations* [En ligne], 1317-1318 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2020, consulté le 04 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3867> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.3867

LA MÉMOIRE DE L'ÉMIGRATION PORTUGAISE : UNE MÉMOIRE DE HÉROS ?

Par VICTOR PEREIRA, maître de conférences en histoire, université de Pau et des Pays de l'Adour.

L'héroïsation de la mémoire de l'émigration par les personnalités politiques portugaises est un phénomène à la fois complexe et trompeur. Contribuant à célébrer des figures d'aventuriers courageux des temps modernes, les représentations héroïques des émigrés portugais tranchent avec la réalité des conditions dans lesquelles ils ont dû quitter leur pays pour fuir la dictature. Ainsi, ces discours à la gloire des émigrés contribuent à occulter une histoire faite de pauvreté et d'inégalités sociales, tout en pérennisant des préjugés essentialistes liés à la période coloniale.

Le 11 juin 2016, le Premier ministre et le président de la République portugaise, António Costa (Parti socialiste, centre gauche) et Marcelo Rebelo de Sousa (Parti social-démocrate, centre droit), inaugurent à Champigny-sur-Marne un monument érigé en l'honneur de Louis Talamoni, maire communiste de la commune entre 1950 et 1975¹. Construit à l'initiative de l'association « Les amis du plateau », ce monument est constitué de centaines de briques signées par des donateurs individuels ou collectifs, dont un grand nombre d'anciens résidents du bidonville de Champigny-sur-Marne, qui prétendent ainsi manifester leur gratitude vis-à-vis de l'ancien édile. Louis Talamoni est présenté comme un « bienfaiteur », celui qui accueil-

lit et aida les Portugais venus irrégulièrement en France et qui se sont entassés dans un bidonville où vivaient, en 1966, près de 14 000 personnes². Lors de leurs discours, prononcés en français et en portugais, les deux représentants de l'État portugais se sont adressés à leurs compatriotes installés en France, mettant en exergue leur courage, leur contribution au développement d'un Portugal démocratique et leur réussite. Quelques heures auparavant, ils avaient inauguré un rond-point à Créteil, baptisé du nom d'Armando Lopes, un entrepreneur portugais venu en France à l'âge de 17 ans, ayant fait fortune dans le BTP et ayant investi dans les médias (il est le propriétaire de Radio Alfa, principale station de radio en France

1. J'ai assisté à plusieurs des événements (discours, inaugurations, etc.) qui ont ponctué la visite en France, entre le 10 et le 12 juin 2016, des deux gouvernants portugais. C'est pourquoi les notes ne comportent pas de références aux médias qui ont couvert cette visite. 2. Les travaux de Françoise de Barros et de Marie-Claude Blanc-Chaléard nuancent ce discours, soulignant, d'une part, que ce n'est qu'en 1964 que la municipalité s'est préoccupée du bidonville, sous la pression d'une association de propriétaires et que, d'autre part, la mairie campinoise n'est pas la seule institution à avoir essayé d'améliorer les conditions de vie des habitants mal-logés. Françoise de Barros, « Des "Français musulmans d'Algérie" aux "immigrés". L'importation de classifications coloniales dans les politiques du logement en France (1950-1970) », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 159, 2005, pp. 26-53 ; Marie-Claude Blanc-Chaléard, *En finir avec les bidonvilles. Immigration et politique du logement dans la France des Trente Glorieuses*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016.

s'adressant aux émigrés portugais) et dans le sport (il est le président de l'Union sportive Créteil-Lusitanos qui a évolué, entre 2013 et 2016, dans le championnat professionnel de Ligue 2). Le parcours d'Armando Lopes – de la pauvreté au succès économique – résume l'image qu'aiment à donner la plupart des hommes politiques portugais de leurs compatriotes émigrés : des *homo œconomicus* chers à la pensée néo-libérale, des individus entrepreneurs, ayant construit seuls leur réussite et dont l'esprit d'initiative les a enrichis et a bénéficié à toute la société portugaise.

Les migrations portugaises entre histoire et légende

Lors de son intervention, le Premier ministre portugais a inscrit le flux migratoire qui a conduit 900 000 Portugais en France entre 1957 et 1974 dans la geste héroïsée des Grandes découvertes. Depuis plusieurs décennies, les émigrés portugais sont érigés en nouveaux Vasco de Gama ou Magellan : ils sont partis à l'aventure, ont surmonté d'innombrables difficultés et perpétuent la dimension universelle du Portugal qui a commencé avec la prise de Ceuta en 1415. Le discours du Premier ministre portugais a répété des éléments clés du lusotropicalisme, idéologie diffusée au cours des dernières années de la dictature de l'*Estado Novo* (1933-1974)³. Pour justifier son refus d'accorder l'indépendance à ses colonies, le gouvernement d'António de Oliveira Salazar présentait la colonisation portugaise comme une rencontre harmonieuse entre des peuples : les Portugais, exempts de toute forme de racisme, s'étaient mélangés avec les populations vivant en Afrique, en Asie et en Amé-

rique, créant de nouvelles sociétés métissées. Le lusotropicalisme a essentialisé les Portugais : tolérants, ils s'adaptent et se mélangent avec les autres peuples tout en restant attachés à leur pays d'origine. Ce discours, qui ne correspond pas à la réalité de la colonisation portugaise⁴, a survécu à la chute de la dictature (1974) et de l'Empire (1975) et est employé par les élites portugaises pour décrire leurs compatriotes qui ont émigré à l'étranger : tout en étant « intégrés », tout en réussissant économiquement, tout en obtenant des responsabilités politiques prestigieuses, les Portugais et leurs descendants (appelés luso-descendants) restent fidèles à leurs origines. Ce discours, qui occulte la violence inhérente au colonialisme et la réalité des parcours de la grande majorité des émigrants portugais, est si prégnant qu'il dépasse largement les clivages politiques. Il est adopté par des personnalités comme António Costa dont l'itinéraire pourrait laisser croire qu'il développerait un regard plus critique sur l'histoire portugaise. En effet, le père du Premier ministre, Orlando Costa, appartenait à une famille originaire de Goa, une enclave portugaise en Inde, et était né au Mozambique. Écrivain, il avait milité au sein du Parti communiste portugais, parti pionnier dans la défense de l'indépendance des colonies. En dépit de cela, le dirigeant socialiste, à la tête d'un gouvernement appuyé au parlement par le Parti communiste portugais et le Bloc de gauche (parti d'extrême gauche), reprend les éléments clés d'une vulgate lusotropicaliste qui sature la représentation de l'émigration portugaise contemporaine. La mémoire de cette émigration contemporaine est ainsi largement imbriquée dans une représentation héroïque et acritique de la colonisation et dans une célébration de l'émigrant comme prototype néo-libéral de « l'entrepreneur de

3. Sur le lusotropicalisme, voir Cláudia Castelo, *O modo português de estar no mundo. O lusotropicalismo e a ideologia colonial portuguesa 1933-1961*, Porto, Afrontamento, 1998 ; Yves Léonard, « Immuable et changeant, le lusotropicalisme au Portugal », in Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian, *Le Portugal et l'Atlantique*, volume 42, Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian, 2001, pp. 107-117 ; Marcos Cardão, *Fado tropical. O luso-tropicalismo na cultura de massas (1960-1974)*, Lisbonne, Unipop, 2015. 4. Sanjay Subrahmanyam a, par exemple, dressé un portrait de Vasco de Gama bien éloigné de l'image d'Épinal répandue au Portugal : Sanjay Subrahmanyam, *Vasco de Gama. Légende et tribulations du vice-roi des Indes*, Paris, Seuil, 2014. L'histoire de l'Empire portugais connaît un profond renouvellement que la majorité de la classe politique portugaise semble ignorer. Voir par exemple, Miguel Bandeira Jerónimo (dir.), *O império colonial em questão (secs XIX-XX). Poderes, saberes e instituições*, Lisbonne, Edições 70, 2012.

lui-même⁵ », occultant ainsi les modalités concrètes des différents flux migratoires, les chemins pris par les migrants, leur insertion professionnelle et résidentielle, leur vécu et leur propre mémoire de leur parcours migratoire. Cependant, dans un paradoxe qui n'est qu'apparent, cette héroïsation coexiste avec une faible patrimonialisation de la mémoire de l'émigration contemporaine. Transformer les émigrés en héros est une façon de ne pas faire face à une mémoire – et à un présent – que la plupart des élites portugaises souhaiteraient oublier.

Une mémoire peu patrimonialisée

Bien que les autorités portugaises proclament que 5 millions de Portugais vivent à l'étranger (pour 10 millions qui résident à l'intérieur des frontières⁶), que leur pays est une « *nation pérégrine*⁷ » et transterritorialisée (« *la nation n'est pas le territoire, mais les personnes* » selon Vítor Alves⁸) et que les discours officiels enferment les flux migratoires contemporains dans des récits héroïques, au niveau national, la mémoire de l'émigration n'a pas fait l'objet d'une action de patrimonialisation d'envergure. Plusieurs musées de l'émigration ont certes été fondés ces dernières années : le Musée des migrations, des communautés et de la lusodéscendance, à Fafe en 2001, le Musée de l'émigration açorienne, à Ribeira Grande en 2005, et l'Espace mémoire et frontière, à Melgaço en 2007.

Fin 2015, la municipalité de Matosinhos annonçait vouloir créer le Musée de la diaspora et de la langue portugaise. Cependant, ces espaces sont dotés de moyens limités et tiennent surtout de l'action de municipalités qui, depuis les années 1990, tentent de valoriser leur patrimoine culturel, d'attirer des touristes et multiplient ainsi les musées⁹ (pour 2007, une étude recensait l'existence de 1 081 musées, de dimensions variables¹⁰, dans un pays comptant 308

communes). Le musée le plus ancien, celui de Fafe, résulte de l'investissement d'un historien spécialiste de l'émigration vers le Brésil au XIX^e siècle, mais connaît de profondes difficultés

depuis le décès de son élément moteur en 2009. Bien qu'il ait été évoqué dès 1984¹¹ et que sa création soit fréquemment exigée, notamment par les députés représentant les Portugais vivant à l'étranger¹², aucun musée national de l'histoire de l'émigration n'a vu le jour. Le Musée de la présidence de la République, en articulation avec le secrétariat d'État aux communautés, a certes organisé une exposition baptisée « Traits de la diaspora portugaise » à Lisbonne, fin 2007-début 2008. Mais cette exposition, visitée par environ 350 000 personnes¹³, reste une initiative isolée et d'ampleur réduite au regard de l'importance donnée, dans les discours publics, à la population portugaise vivant hors du Portugal.

Transformer les émigrés en héros est une façon de ne pas faire face à une mémoire – et à un présent – que la plupart des élites portugaises souhaiteraient oublier.

5. Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique*, Paris, Gallimard/Seuil, 2004, p. 236. 6. Ce chiffre de 5 millions ne correspond évidemment pas à la réalité. Aucune statistique précise ne permet de comptabiliser les Portugais à l'étranger et leurs descendants. De plus, ce chiffre, exagéré, comprend à la fois les individus qui possèdent la nationalité portugaise mais aussi leurs descendants – sur plusieurs générations – qui ne possèdent parfois pas la nationalité portugaise et qui ne tissent plus aucun lien avec le Portugal. Ce chiffre de 5 millions à l'avantage d'être rond et de s'élever à la moitié de la population résidant au Portugal. 7. Adriano Moreira, « Portugal e a geopolítica da interculturalidade », in Mário Ferreira Lages, Artur Teodoro de Matos (dir.), *Portugal: percursos de interculturalidade*, vol. 4, *Desafios à identidade*, Lisbonne, Alto Comissariado para a Imigração e Diálogo Intercultural, 2008, p. 301. 8. Carlos Ademar, Vítor Alves, *O homem, o militar, o político*, Lisbonne, Edições Parsifal, 2015, p. 371. 9. Alice Duarte, « Museus portugueses de 1974 à atualidade: da resolução de problemas funcionais à comunidade », in *Em questão*, vol. 18, n° 1, 2012, p. 15-30. 10. José Soares Neves, Jorge Alves dos Santos, Joana Saldanha Nunes, « Os museus em Portugal: políticas públicas e dinâmicas do sector em Portugal nos anos mais recentes », Communication au VI *Congresso português de sociologia*, Lisbonne, 25-28 juin 2008 : www.aps.pt/vicongresso/pdfs/768.pdf (consulté le 2 février 2017). 11. Maria Beatriz Rocha-Trindade, *Das migrações às interculturalidades*, Porto, Afrontamento, 2015, p. 792. 12. Lors de son intervention aux états généraux de la lusodéscendance, tenus à Paris les 28 et 29 janvier 2017, le député Paulo Pisco (Parti socialiste) a exprimé la nécessité de la création d'un musée de l'histoire nationale de l'émigration portugaise. 13. L'exposition a eu lieu dans la gare maritime d'Alcântara à Lisbonne, renvoyant ainsi aux flux transatlantiques. « Cerca de 3500 pessoas visitaram exposição "traços da diáspora portuguesa" », in Lusa, 31 janvier 2008 : http://www.rtp.pt/noticias/cultura/cerca-de-3500-pessoas-visitaram-exposicao-tracos-da-diaspora-portuguesa_m164211 (consulté le 2 février 2017).

La mémoire de l'émigration est donc plutôt mobilisée au niveau local qu'au niveau national. Au-delà de ces musées, plusieurs municipalités ont érigé des statues en l'honneur des émigrants. Ces statues représentent fréquemment un homme qui part valise à la main pour offrir une meilleure vie à sa famille. Cet émigrant se sacrifie non seulement pour sa famille mais pour le progrès de toute la collectivité. De nombreuses municipalités ont rendu

La mémoire de l'émigration est donc plutôt mobilisée au niveau local qu'au niveau national. Au-delà de ces musées, plusieurs municipalités ont érigé des statues en l'honneur des émigrants. Ces statues représentent fréquemment un homme qui part valise à la main pour offrir une meilleure vie à sa famille.

hommage à leurs émigrants car ces derniers constituent une ressource financière primordiale. Dans les régions qui ont connu un exode rural massif dans les années 1960-1970, les émigrants ont assuré des rentrées de devises substantielles (achats et constructions de maisons, participation à la restauration de bâtiments, animation de la vie commerciale). Cer-

taines de ces statues, comme celle placée devant la gare Santa Apolónia à Lisbonne ou celle construite en 2016 à Champigny-sur-Marne, ont d'ailleurs été en partie financées par des souscriptions lancées auprès des émigrés.

À défaut de réalisations matérielles conséquentes, les autorités gouvernementales ont privilégié les symboles et les discours qui imbriquent l'émigration à la geste impériale. Ainsi, à partir de 1977, à l'initiative du président de la République, le général Ramalho Eanes, la journée du 10 juin devient le jour de Camões et des communautés portugaises¹⁴, expression employée depuis les années 1960 pour désigner les populations portugaises résidant à l'étranger¹⁵. Depuis 1924, la date de la mort de Luís de Camões est un jour férié national. Ce poète a été construit comme l'incarnation d'une supposée âme portugaise, dans la mesure où son œuvre *Les Lusíades* a

exalté les exploits et les vertus de l'expansion portugaise. À la fin de la dictature, pendant les guerres coloniales, le 10 juin était dénommé le jour de la race pour célébrer la défense de l'Empire face aux attaques soi-disant communistes¹⁶. Au lieu de disparaître avec la décolonisation et l'installation de la démocratie, le 10 juin devient le support d'une nouvelle représentation du Portugal dans laquelle les émigrants portugais jouent un rôle majeur. En 1977, Ramalho Eanes nomme Vítor Alves, un des officiers à l'origine du 25 avril 1974, à la présidence de la commission organisatrice du jour de Portugal, de Camões et des communautés portugaises. Pour Ramalho Eanes et Vítor Alves, les communautés à l'étranger doivent donner au Portugal la dimension universelle qu'il a perdue avec la décolonisation. Il s'agit d'éviter que le Portugal devienne de « *plus en plus insignifiant sur la scène internationale, étant donnée sa dimension et position périphérique*¹⁷ ». Comme nous l'avons vu avec les propos d'António Costa à Champigny-sur-Marne, les qualités que l'idéologie lusotropicaliste conférait aux colons portugais ont été transposées aux émigrants (goût de l'aventure, tolérance, capacité d'adaptation, don pour le métissage). Paradoxalement, cette journée du Portugal, de Camões et des communautés portugaises, qui consiste principalement en des discours prononcés par des intellectuels et des hommes politiques et en des manifestations culturelles (expositions d'art principalement), a toujours été organisée au Portugal jusqu'en 2016. Ce n'est que cette année que le président de la République et le Premier ministre ont commémoré le 10 juin parmi les Portugais à l'étranger, à Paris.

L'émigration : un passé révolu ?

La récente venue des deux principaux représentants de l'État portugais à Paris résulte en partie de l'actualité prise depuis quelques années par l'émi-

¹⁴. En 1978, cette journée devient le jour du Portugal, de Camões et des communautés portugaises. ¹⁵. Sur les ambiguïtés de cette expression, voir Victor Pereira, « Portugalidade para exportação: emigração e comunidades portuguesas », in Nuno Domingos, Bruno Monteiro (dir.), *Este país não existe*, Porto, Deriva, 2015, pp. 23-32. ¹⁶. Maria Isabel João, « De l'Empire à la diaspora : le poète Camões et l'imaginaire de la nation portugaise », in Marianne Amar, Hélène Bertheleu, Laure Teulière (dir.), *Mémoires des migrations, temps de l'histoire*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2015, pp. 197-211. ¹⁷. Carlos Ademar, Vítor Alves..., op. cit., p. 371.

gration au Portugal¹⁸. En conséquence de la crise financière et économique qui a lourdement touché le pays à partir de 2008 (le taux de chômage est passé de 5 % en 2002 à 15 % en 2012) et des mesures d'austérité adoptées pour répondre aux exigences de la Troïka (Commission européenne, Banque centrale européenne, Fonds monétaire international), les flux migratoires sont redevenus un « problème public ». Ce n'est pas seulement l'augmentation du volume des départs qui a placé l'émigration au cœur des débats publics. Ce sont surtout les propriétés sociales d'une partie de ceux qui quittent le pays qui expliquent cette résurgence. Lors de sa visite en France en juin 2016, le président de la République portugaise a répété plusieurs fois que tous ses petits-enfants vivent à l'étranger (au Brésil), suggérant que le phénomène migratoire touche toutes les familles, même les plus aisées. Dans l'espace public, les médias et les personnalités politiques ont maintes fois regretté que la « génération la mieux préparée », c'est-à-dire la plus diplômée grâce à la massification de l'enseignement secondaire et supérieure qu'a connue le Portugal ces dernières décennies, soit en partie condamnée à l'émigration, phénomène considéré comme l'apanage des plus démunis. Lors de manifestations contre les politiques d'austérité, certains manifestants brandissaient des pancartes exprimant leur refus d'émigrer, ne voulant pas partager l'indignité frappant ceux qui l'avaient fait les décennies précédentes. En effet, comme nous le verrons plus bas, les classes moyennes et supérieures du pays ont longtemps posé un regard condescendant sur les émigrés des années 1960-1970. Cependant, bien qu'il soit désormais difficile d'obtenir des statistiques fiables sur le volume des départs et les propriétés sociales des migrants, les débats autour d'une prétendue résurgence de l'émigration sont biaisés : si l'attention s'est concentrée sur les travailleurs diplômés et qualifiés, la majorité de ceux qui ont recherché un

emploi et/ou de meilleurs salaires à l'étranger est constituée par des travailleurs peu ou pas qualifiés. De plus, s'il est vrai que les flux ont augmenté ces dernières années (l'Observatoire de l'émigration estime que 110 000 Portugais ont émigré en 2014), les départs n'ont jamais cessé depuis 1974. Après la révolution des Œillets, les Portugais ont continué à venir en France et ils se sont également dirigés vers la Suisse, le Luxembourg ou la Grande-Bretagne. Depuis les années 1980 et 1990, dans le cadre de la libre circulation des citoyens européens dans l'espace Schengen, les départs ont également pris la forme d'une émigration temporaire et/ou en détachement (vers l'Espagne ou la France)¹⁹. En 2007, alors que l'émigration était relativement absente des débats politiques et médiatiques, 90 000 Portugais avaient pourtant quitté le pays. Pour évoquer l'émigration actuelle, l'expression « retour au passé » est fréquemment employée. L'émigration massive symbolise un échec et contredit le discours idyllique qu'une grande partie de la classe politique du pays avait conçu : après la révolution des Œillets et l'entrée dans la Communauté économique européenne (CEE) en 1986, le Portugal, présenté comme le « bon élève » de l'Europe par Jacques Delors²⁰, était devenu un pays riche et développé. Pour beaucoup, les départs massifs signifient que le Portugal a échoué à devenir un pays européen comme les autres, qu'il est toujours voué à exporter sa main-d'œuvre. L'émigration rime donc toujours avec échec et, comme les décennies passées, illustre le retard du pays. À la fin du XIX^e siècle, l'émigration était déjà construite comme une conséquence de la pauvreté et de l'arriération du pays. Un des plus célèbres essayistes

Lors de sa visite en France en juin 2016, le président de la République portugaise a répété plusieurs fois que tous ses petits-enfants vivent à l'étranger (au Brésil), suggérant que le phénomène migratoire touche toutes les familles, même les plus aisées.

18. Lire notamment Irène dos Santos, « L'émigration au Portugal, avatar d'un pays "semi-périphérique", métropole postcoloniale », in *Hommes & Migrations*, n° 1302, 2013, pp. 157-161. 19. João Queirós, Bruno Monteiro (dir.), *Trabalhos em curso. Etnografia de operários portugueses da construção civil em Espanha*, Porto, Deriva Editora, 2016. 20. Yves Léonard, « Épilogue », in Albert-Alain Bourdon, *Histoire du Portugal*, Paris, Chandeigne, 2010, p. 188.

de la fin du XIX^e siècle, Joaquim de Oliveira Martins, l'assimilait à de la prostitution : le pays, proche de la faillite financière et incapable de nourrir dignement sa population, était dépendant des autres pays pour survivre (des investissements britanniques, français et belges mais également des versements des milliers de Portugais installés au Brésil)²¹. Dans les années 1960 et 1970, face aux départs massifs – près de 1,4 million de Portugais émigrent dans les années 1957-1974, soit 17 % de la population résidente en 1970 –, l'opposition à la dictature présente ce mouvement migratoire à la fois comme un vote avec les pieds, mais aussi comme une conséquence des mutations du capitalisme portugais et européen. Les migrants sont des victimes de la dictature et des victimes du capitalisme qui les contraint à vendre leur force de travail en Europe occidentale.

Avec l'instauration de la démocratie en 1974 et la mise en place d'un État-providence réduisant les fortes inégalités, l'émigration n'a plus lieu d'être pour de nombreux hommes politi-

tiques. Si les autorités n'appellent pas au retour rapide des émigrés car le pays doit faire face aux effets de la crise pétrolière de 1973 et au retour des milliers de colons installés en Afrique, les causes qui faisaient partir les Portugais sont censées avoir disparu. Devant la forte croissance économique que connaît le pays dans les années 1990, les élites politiques et média-

tiques évoquent beaucoup plus parcimonieusement l'émigration. On évoque plutôt les retours présentés comme l'horizon d'attente de la grande majorité des émigrés²² ou les départs des « expatriés », des travailleurs très qualifiés qui, comme certaines stars de football, archi-

tectes, artistes ou autres chercheurs, vendent et expriment leurs talents dans des marchés de l'emploi transnationaux. Une émission de la télévision publique portugaise – *Les Portugais à travers le monde* – met en avant, depuis 2010, ces itinéraires de « succès ». Les élites cessent de percevoir le Portugal comme un pays d'émigration : il devient un pays d'immigration avec l'arrivée, à partir des années 1980, et surtout dans les années 1990, de milliers de travailleurs africains (du Cap-Vert et de l'Angola surtout), du Brésil et de l'Europe de l'Est (Moldavie, Ukraine, Roumanie, etc.). En 2005, le nombre d'étrangers résidant au Portugal avoisine les 400 000²³. Cette immigration est perçue positivement car elle démontre que le Portugal est un pays riche comme les autres, important de la main-d'œuvre venant de contrées plus pauvres, et non plus un pourvoyeur de travailleurs peu qualifiés. Dès lors, jusqu'en 2008, l'émigration semble appartenir à un passé révolu : les chercheurs en sciences sociales qui avaient étudié ce sujet dans les années 1970 et 1980 le délaissent pour étudier l'immigration. Symptomatiquement, un Observatoire de l'immigration a été créé en 2002, six années avant l'Observatoire de l'émigration.

Les limites de l'héroïsation des émigrés

Si, comme nous l'avons vu, un discours politique héroïse les émigrants, nouveaux Vasco de Gama des Temps modernes, des propos stigmatisant ceux qui ont quitté le pays dans les années 1960-1970 se retrouvent fréquemment dans l'espace public. Le terme d'« émigrant » est d'ailleurs volontiers récusé par beaucoup de ceux qui, ces dernières années, ont quitté le Portugal : on lui préfère celui d'« expatrié » qui suggère la qualification professionnelle, voire d'« exilé » qui

Les élites cessent de percevoir le Portugal comme un pays d'émigration : il devient un pays d'immigration avec l'arrivée, à partir des années 1980, et surtout dans les années 1990, de milliers de travailleurs africains (du Cap-Vert et de l'Angola surtout), du Brésil et de l'Europe de l'Est (Moldavie, Ukraine, Roumanie, etc.).

21. Victor Pereira, « La dictature salazariste et le "problème démographique" », in *Annales de démographie historique*, n° 128, 2014, pp. 159-186. 22. Paulo Filipe Monteiro, *Emigração: o eterno mito do retorno*, Lisbonne, Celta, 1994. 23. Nuno Dias, Bruno Peixe Dias (dir.), *Imigração e racismo em Portugal*, Lisbonne, Edições 70, 2012.

confère une dimension politique à cette mobilité. Dans les années 1990 et les années 2000, les émigrés partis dans les années 1960-1970 sont dépeints comme les survivances d'un Portugal archaïque et révolu, attachés à une culture populaire rurale de mauvais goût, coupables de pratiques ostentatoires typiques des nouveaux riches²⁴. Ils sont censés incarner un Portugal qui ne devrait plus exister et moqués pour ne pas avoir accompagné les rapides mutations que la société portugaise a connues. Dans les journaux, des articles fustigent les maisons construites par les émigrés qui, s'inspirant de l'architecture française (ou suisse), dénaturent le paysage et trahissent un prétendu « style portugais » qui, pourtant, n'existe pas²⁵.

La concentration des discours sur la maison des émigrés se retrouve déjà au XX^e siècle. À cette époque, les émigrants qui revenaient riches au pays étaient la cible de nombreuses satires, publiées dans des romans ou dans la presse, les dépeignant comme des nouveaux riches démunis de capital culturel²⁶. Les maisons qu'ils construisaient, insérant des motifs ou des formes inspirées de leur séjour au Brésil, étaient présentées comme des atteintes au patrimoine local. La mobilité sociale que connaissent les émigrés est considérée comme illégitime, surtout dans un pays marqué par de rigides barrières sociales. Cependant, de nos jours, plusieurs municipalités tentent de préserver ce patrimoine constitué par les maisons de « Brésiliens », soulignant leur originalité et leur hybridité.

L'héroïsation des émigrés constitue donc le revers d'un regard volontiers condescendant sur ceux qui ont dû quitter leur pays pour fuir la misère, l'absence de libertés et l'impossibilité de connaître

une ascension sociale. Les dépeindre comme les navigateurs des temps modernes efface leurs propriétés sociales, la réalité de leurs parcours et les emplois peu qualifiés et peu prestigieux qu'une grande partie d'entre eux exerce.

Les représentations plaquées sur les émigrants cherchent à occulter une histoire faite de pauvreté et d'inégalités sociales. En 1989, une exposition retraçant « les 25 années de l'immigration portugaise en France », qui rappelait les bidonvilles et les difficultés rencontrées par les émigrants, avait outré l'ambassadeur portugais en France qui la jugeait miséabiliste²⁷.

Or la plus grande partie des élites portugaises a désiré dé-prolétarianiser les émigrants et les dépeindre en représentants d'une nation prétendument universelle. Une partie des Portugais vivant à l'étranger s'est d'ailleurs emparée de cette manière de voir. Plusieurs associations fondées par des migrants portent le nom des grands navigateurs. Puiser dans une histoire supposée glorieuse permet à de nombreux Portugais, ainsi qu'à un certain nombre de leurs descendants, de lutter contre les stéréotypes dont ils s'estiment victimes. Cette mobilisation acritique de la geste impériale portugaise, bien qu'elle soit souvent éloignée des mémoires de l'émigration transmise au sein des familles, explique que cette mémoire s'inscrive relativement peu dans la mémoire de l'antisalazarisme ou dans celle, plus générale, des nombreux flux migratoires qu'a connus la France (ou d'autres pays d'immigration) depuis le XIX^e siècle²⁸. ■

L'héroïsation des émigrés constitue donc le revers d'un regard volontiers condescendant sur ceux qui ont dû quitter leur pays pour fuir la misère, l'absence de libertés et l'impossibilité de connaître une ascension sociale.

24. Albertino Gonçalves, *Imagens e clivagens. Os residentes face aos emigrantes*, Porto, Afrontamento, 1996.

25. Roselyne de Villanova, Carolina Leite, Isabel Raposo, *Maisons de rêve au Portugal*, Paris, Créaphis, 1994 ; José Manuel Sobral, « O genuíno, o espúrio e a identidade local », *Etnográfica*, vol. 8, n° 2, 2004, pp. 243-271. 26. Jorge Fernandes Alves, *Os Brasileiros. Emigração e retorno no Portugal oitocentista*, thèse de doctorat en histoire, Faculdade de letras da Universidade do Porto, 1993.

27. Irène dos Santos, « Identité collective et construction politique d'une diaspora : usages du passé dans la migration portugaise », in Marianne Amar, Hélène Bertheleu, Laure Teulière (dir.), *Mémoires des migrations...*, op. cit., p. 150.

28. C'est notamment le cas de l'association Mémoire Vive qui se donne pour objectif de « recueillir et transmettre la mémoire de l'immigration portugaise dans un esprit d'échange et d'ouverture », www.memoria-viva.fr (consulté le 3 février 2017).